

Le pivert

Jean Muno

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Muno, J. (1986). Le pivert. *Nuit blanche*, (24), 40–41.

LE PIVERT

Dans l'œuvre de Jean Muno, la nouvelle occupe une place privilégiée, ce dont on peut se convaincre en lisant entre autres les Histoires singulières (Jacques Antoine, 1979) et les Histoires griffues (L'âge d'homme, 1985). Quand on saura qu'il est Belge, habitant de ce pays hybride depuis toujours enclin à la nouvelle, on ne sera pas étonné de son attrait pour le fantastique qui en est peut-être l'aboutissement hyperbolique.

par Jean
Muno



Toutes les nuits, peu avant l'aube, j'entends le pivert qui, de son bec conique, martèle le tronc du prunier. C'est effrayant. La fenêtre est fermée, mais je l'entends comme si j'étais dans le jardin.

Tactactactac.
Un silence. Tactactactac...
Cela dure jusqu'au lever du

jour. La tête enfouie sous la couverture, j'essaie de ne pas penser. J'essaie en vain de ne pas penser que le prunier *n'existe plus!*

Si cela continue — et cela continuera, j'en suis sûr — je devrai me résoudre à quitter la maison.

Tout a commencé l'été dernier. À la fin d'une belle journée, je m'étais installé au fond du jardin pour lire, près de la petite serre où j'entrepose des bûches. Une soirée calme. Personne ne tondait, ne sciait: aucun des bruits qui dérangent d'ordinaire. Pourtant, j'entendais comme une rumeur... Comme un bruissement de fourmilière, un lointain chuchotis de foule dévote... Étrange. J'ai cru d'abord que les sons portaient singulièrement loin ce soir-là, et que la brise m'apportait par bouffées l'écho d'une festivité locale. Mais non, c'était une rumeur sans musique ni pétarade. Laborieuse, eût-on dit. Organique.

J'ai changé de place. Curieusement, cela ne s'entendait pas de partout. Au fond du jardin seulement, et même, pour être précis, près de la petite serre. Un animal peut-être, tapi sous les rondins? J'en ai déplacé quelques-uns, sans résultat. D'ailleurs, ce que je continuais d'entendre, ce n'était pas le remuement d'une bête effarouchée, mais une rumeur diffuse, je l'ai dit, égale, comme d'une foule trotinant à pas légers.

Soudain, une évidence m'a traversé l'esprit: cela vient de la terre. Je me suis penché, retenant mon souffle. Aucun doute: le bruissement montait du sol! J'ai considéré le cailloutis du chemin, l'herbe de la pelouse... sans mystère. C'était la terre elle-même, la terre de mon petit jardin, qui produisait cette rumeur de vie!

Rien, vraiment, ne me prédispose à croire l'impossible. Aux yeux de certains, je passerais même pour un rationaliste à courte vue. Je me suis donc éloigné d'une dizaine de mètres et, n'entendant plus que les oiseaux, le friselis du feuillage, je me suis dit en haussant les épaules: «Tu as la berlue, mon vieux, le sang à la tête...» Tout de même, puisque j'étais à mi-chemin, j'ai été prendre une bêche dans la remise. Ridicule, bien sûr:

je n'envisageais pas vraiment d'éventrer ma pelouse pour un simulacre de bruit.

Mais comme je revenais près de la serre, j'ai retrouvé ce que j'appréhendais: le murmure sous mes pieds. Faible, pourtant indéniable. Alors, au moment d'enfoncer le fer dans cette terre qui décidément me narguait, j'ai éprouvé pour la première fois un vrai sentiment de malaise. Un commencement d'effroi. «Folie! ai-je pensé. Où ai-je la tête?» et, de tout mon poids, j'ai pesé sur la bêche.

La rumeur a cessé.

Non. Pas vraiment. Elle s'était interrompue à l'endroit où j'avais porté le fer, mais elle se poursuivait tout autour de moi, me cernant. C'était donc bien de la vie! J'ai soulevé la motte, je l'ai déposée doucement sur le chemin. Je l'ai émiettée. De la terre banale, silencieuse. Du limon... J'ai planté ma bêche plus avant: cette fois, elle a rencontré une résistance. Fiévreusement j'ai élargi le trou: une racine est apparue. Noire, grosse comme mon poignet, dégorgeant par endroits une salive blanchâtre. Dans un sursaut d'aversion, j'ai voulu la trancher, mais la lame a dévié sur le bois très dur, emportant un éclat presque violacé.

J'avais reconnu le vieux prunier. La couleur de son bois rappelait celle de ses fruits, et il en avait beaucoup donné, année après année, avec une générosité un peu folle. À demi mort même, lorsque le pivert, agrippé à son tronc, le martelait régulièrement pour en déboucher la vermine. Il avait fallu l'abattre, voici deux ans; on avait laissé la souche en terre.

La souche! Je me suis immobilisé, aux aguets. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt: c'était d'elle que provenait la rumeur! Je m'en suis approché avec circonspection, comme si j'avais marché sur de la chair vivante.

Apparemment intacte, elle pourrissait par le centre. Le bois, d'une tiédeur suspecte, a cédé tout de suite sous la pression de mes doigts, découvrant une cavité à première vue profonde. Je me suis agenouillé. Une carie géante, une grotte minuscule, tapissée, si je voyais bien, d'une myriade de petits champignons, serrés les uns contre les autres, blafards comme l'odeur qu'ils répandaient. Devenu plus distinct, le murmure montait de là, de cette bouche d'ombre. Et il se répandait tout autour, comme une eau malfaisante, aussi loin que pouvaient ramper les racines de l'arbre qui n'était plus.

Il existe des produits pour détruire les souches. Les uns vous conseilleront le mazout, d'autres l'acide. J'ai versé un plein bidon d'esprit-de-sel dans la cavité béante. Elle buvait avidement le poison. Ce geste

accompli, j'ai écouté. La rumeur continuait. Gorgée d'acide, la terre chantait toujours, le chant de la pourriture! mais le mal était fait.

Ce n'est pas une image. Soudain, alors qu'il était trop tard, l'idée m'est venue qu'il s'agissait d'un chant, d'une voix, et j'ai pensé le «Mal».

«Le Mal est fait!»

C'est quelques jours plus tard que, pour la première fois, j'ai réentendu le pivert. J'étais réveillé depuis un moment, j'essayais de me rendormir, mon sang battait dans mes oreilles. Tout à coup le martèlement a retenti dans la chambre. Tactactactac! Énorme, à croire que c'était ma porte qui subissait l'assaut! Je me suis jeté hors du lit. Je n'avais pas atteint la fenêtre, dont le voilage laissait filtrer une lumière étrange, qu'une autre salve a éclaté. Tactactactac!

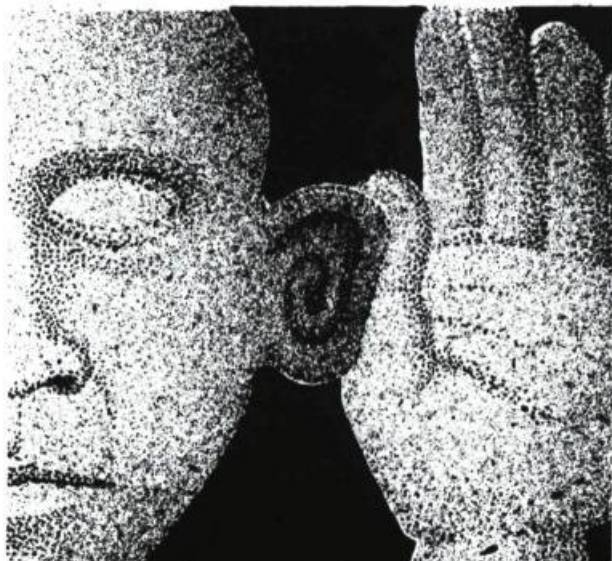
J'avais écarté le rideau, j'étais devant la baie, le souffle coupé.

Les mots sont impuissants à dire ce que je voyais. Ce que j'éprouvais plutôt. Le prunier était à nouveau là, debout, dressé au milieu de la pelouse. Dépouillé, comme au cœur de l'hiver, je ne sais quel démentiel hiver, dépouillé de tout, d'écorce, de bois, de sève. De toute chair! Un arbre immatériel, une structure d'arbre, mais fantastiquement là, terriblement debout. Un arbre fait de regards, du pied à l'extrême ramure. Pas des yeux, non: des regards, tournés vers moi, des regards sans yeux qui exprimaient l'angoisse, la souffrance, la stupéfaction de l'innocence torturée — et le blâme. Un fantôme d'arbre, comme un jet d'eau, de gel, de lumière gelée, dont chaque gouttelette eût été un regard de blâme. Et quelque part le piverts frappait. Et la rumeur s'élevait, emplissant tout le jardin de sa plainte. Tout le jardin jusqu'au ciel!

Je suis resté là-devant jusqu'au lever du jour, figé. Lentement, la lumière naissante a dissous la vision. En vain, je m'efforçais de croire que je rêvais.

C'était l'été, l'hiver s'achève. Il y a six mois de cela. La souche est morte, calcinée par l'acide. Bientôt elle ne sera plus que poussière. Mais chaque nuit le pivert revient, et moi, je me bouche les oreilles, j'enfouis ma tête sous la couverture, car je ne veux pas entendre, pas voir, pas penser! Comme un enfant maudit. ■

André Côté est né à Québec en 1955. Il a d'abord exposé dessins et peintures dans des cafés à Québec, Rimouski et Montréal avant d'orienter sa carrière du côté de l'illustration et de la bande dessinée. Président de la Société des créateurs et amis de la bande dessinée (SCABD), il publie notamment «L'imagicienne» dans *Le Soleil*. On lui doit la couverture de la 17^e livraison de *Nuit Blanche* (hiver 1985).



André Côté

